LA PROMENADE DE MADAME GEOFFRIN AU JARDIN DE L'ABBAYE SAINT-ANTOINE PAR HUBERT ROBERT (1773)

Gérard LACOSTE - 13 décembre 2021

Ce tableau exécuté en 1773 pour répondre à la commande de Madame Geoffrin n'est pas l'œuvre la plus connue ni la plus emblématique du talent d'Hubert Robert.

Cependant, il permet de porter le regard sur le personnage central de ce tableau, Madame Geoffrin, une femme d'esprit, une femme d'influence et une femme d'affaires au temps des Lumières. En effet, sa destinée fut exceptionnelle alors que ni sa naissance ni sa formation ne la portaient pas à devenir, pendant près de 30 ans, grâce à son célèbre salon du 372 de la rue Saint-Honoré, l'amie des philosophes et la protectrice des peintres les plus renommés de leur temps.

C'est son portrait que je voudrais vous retracer à partir de cette toile de commande chargée de nombreux messages à destination de ses contemporains et de la postérité.

Née Marie-Thérèse Rodet le 6 juin 1699 à Paris, Madame Geoffrin est issue de la petite bourgeoisie. Son père est valet de chambre de la Dauphine de France. Sa mère, fille de banquier, se piquait de peindre.

Orpheline de bonne heure, elle a été élevée par sa grand-mère, Madame Chemineau, une femme peu instruite qui regardait le savoir comme superflu pour une femme. Aussi, ne fit-elle donner aucune instruction à la jeune Thérèse.

Madame Chemineau, ayant « beaucoup d'esprit et une tête très bien faite » aux dires de sa petite-fille, appliquait sans la connaître la fameuse maxime de Montaigne « une tête bien faite plutôt qu'une tête bien pleine ».

Ainsi, si les fantaisies pédagogiques de sa grand-mère lui avaient donné une connaissance restreinte des règles de l'orthographe, elle aborda néanmoins la vie « pourvue du sens le plus droit qui fut jamais allié à la pénétration et à la finesse naturelles ».

Pieuse, Madame Chemineau veillait à ce que Marie-Thérèse remplit ses devoirs religieux. Tous les jours à l'église Saint-Roch, elle assistait à la messe « en cornette plate, rapporte Diderot, joignant comme un ange aux pieds des autles les deux plus belles menottes du monde ».

C'est ainsi qu'elle frappa les yeux d'un voisin qui s'éprit d'elle et demanda sa main. A l'âge de 14 ans, Thérèse devint Madame Geoffrin, épouse d'un riche bourgeois de 48 ans, directeur de la Manufacture des glaces de miroir de Saint-Gobain.

Pendant seize ans, la vie de Madame Geoffrin s'écoule dans le calme et l'obscurité, toute consacrée aux devoirs domestiques. Rien ne semblait la destiner à devenir une femme célèbre.

Madame Geoffrin peinte par Nattier en 1738

Le naissances de 2 enfants, une fille puis un garçon, l'occupèrent quelques années. Le cadet mourut enfant.

Est-ce pour se distraire de ce chagrin que Madame Geoffrin entra en relations avec sa voisine, Madame de Tencin. Or, quand elle eut commercé avec des écrivains comme Fontenelle, Montesquieu ou Marivaux, elle trouva leur compagnie « bien plus divertissante que celle des dévots de sa paroisse ».

« Le goût des plaisirs de l'esprit s'épanouit brusquement en elle, l'ambition suivit ».

Pourquoi ne pas avoir son propre salon ?

Madame Geoffrin se mit à recevoir chez elle elle et donna d'abord à dîner le mercredi à une heure aux gens de lettres, puis, plus tard, le lundi aux artistes.

En 1749, son mari qui avait dû accepter de mauvaise grâce l'ambitieuse évolution de sa femme, mourut. Madame de Tencin mourut la même année. Ainsi, à 50 ans, Madame Geoffrin se trouva veuve, riche et seule héritière d'un salon devenue célèbre.

Portrait de Madame Geoffrin par Pierre Allais en 1747

Parmi les nombreux témoignages de son ascension, retenons l'éloge qu'en fit un habitué de ces dîners, l'abbé Morellet :

« On a vu Madame Geoffrin rassembler chez elle les hommes de lettres les plus connus, on a dit qu'elle tenait un bureau d'esprit. Elle accueillait et elle aimait les artistes et on a dit qu'elle se piquait de beaucoup de connaissances dans les arts. Loin d'avoir aucune prétention en ce genre, elle tirait quelque vanité de son ignorance même ; elle ne croyait pas que les femmes eussent besoin d'être instruites. Son ignorance ne l'empêchait pas de se plaire à la conversation des gens instruits. Un esprit droit et naturel lui faisait distinguer le vrai du faux ».

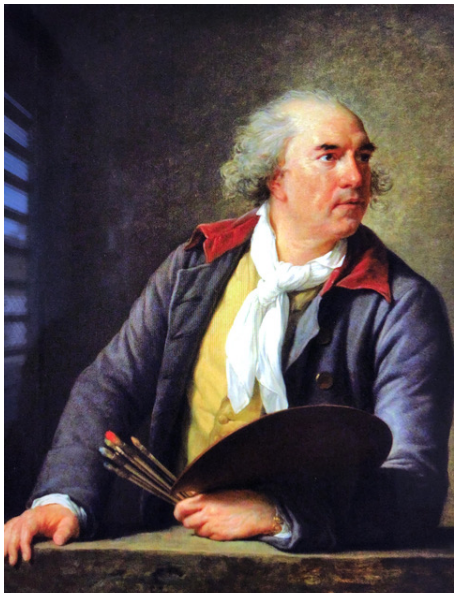
Le salon de Madame Geoffrin par Anicet Lemonnier, 1814
(commande de Josephine de Beauharnais), Chateau de la Malmaison.

Son salon du 372 de la rue Saint-Honoré avait comme habitués le roi de Pologne Stanislas Poniatowski, Diderot, Helvétius, Marivaux, Fontenelle, son « mentor », Voltaire (peu de fois), l'abbé Raynal, le baron d'Holbach, Montesquieu, Chamfort, La Harpe, Morellet, Marmontel qu'elle fit élire à l'Académie, l'abbé de Bernis, Suard, D'Alembert, les peintres Boucher, Greuze, La Tour, Van Loo, son préféré, Watelet, Vernet et Hubert Robert...

Avec Montesquieu, elle eut d'étroites relations jusqu'à un malheureux incident qu'en homme susceptible, il n'a pas supporté.
La fâcherie intervint peu après la publication de l'Esprit des Lois. Comme la plupart des laudateurs et des propagandistes enthousiastes de cet ouvrage, Madame Geoffrin n'en a pris connaissance que très superficiellement. En janvier 1749, elle adresse à Montesquieu une lettre au ton badin où il est question d'un livre nouveau dont il y a peu d'exemplaires à Paris :
« Ce livre me paraît le chef d'œuvre de l'esprit et de la philosophie. Il a deux avantages qui lui sont particuliers : le premier, c'est qu'il ne peut pas être jugé par les sots, il est hors de leur portée ; le second, c'est qu'il satisfait l'amour-propre des gens qui sont capables de le lire en laissant de l'action à leur esprit… ».

En recevant cette flatteuse appréciation, Montesquieu, qui connaissait Madame Geoffrin et son peu de goût pour de longues lectures, s'étonna qu'en un si court espace de temps, elle eût pu assimiler un ouvrage tel que l'Esprit des Lois. Il écrivit à sa fille, Madame de La Ferté-Imbault, pour lui demander l'explication de ce mystère. Celle-ci qui ne se piquait pas de diplomatie, lui répondit que sa mère n'avait point lu l'ouvrage, que tout ce qu'elle en connaissait se réduisait à quelques fragments choisis ça et là. Montesquieu crut déceler quelque ironie dans les louanges de Madame Geoffrin et commença à se défier de son amie. Des règlements de compte surgiront plus tard avec l' « affaire Guasco ».
Sa principale rivale était Madame Du Deffand qu'elle supplanta grâce à sa force de persuasion, à son entregent et à sa capacité de se servir des uns pour attirer les autres.

Il ne semble pas que Madame Geoffrin se soit vraiment intéressée à l'art et aux artistes avant 1750, date à laquelle, selon ses propres notes, elle commença véritablement sa collection.
Le favori de Madame Geoffrin était sans conteste Carle Van Loo dont elle posséda jusqu'à huit tableaux. A Boucher, elle achètera une « Sainte Famille », deux paysages et quatre pastorales. Elle acquerra également des oeuvres d'Oudry, de Lagrenée, de Joseph Vernet (huit tableaux), de Vien, de Greuze et d'Hubert Robert, un des derniers artistes avec lequel elle se lia.
En effet, toujours prompte à saisir le meilleur des nouveaux talents, elle lui passa commande de plusieurs tableaux au début des années 1770.
Académicien en 1766, après son séjour à Rome, Hubert Robert se fait connaître au salon de 1767 en exposant 13 tableaux loués par Diderot. C'est un peintre à la mode.



Portrait d'Hubert Robert par Elisabeth Vigée Le Brun en 1788 (Paris, Musée du Louvre)

Madame Geoffrin qui l'a sans doute connu par Vernet ou Watelet, habitués des dîners du lundi, lui passa une nouvelle commande en 1768 et 1769 de "quatre tableaux ovales à dix louis pièce" et de "quatre plus petits à huit louis » ainsi qu'elle le nota dans son petit carnet oblong relié de parchemin vert, puis de trois autres tableaux (« Vue du Caprarole », « le Matin » et « le Soir ») pour remplacer les Van Loo qu'elle vendit (très bien) à Catherine II de Russie. En 1771, âgée de plus de 70 ans, Madame Geoffrin lui commanda une série de trois tableaux la représentant dans les jardins de l'Abbaye Saint-Antoine ainsi que deux autres « Le déjeuner de Madame Geoffrin » et « la chambre de Madame Geoffrin »

Il fait peu de doute que la rapidité d'exécution, quelquefois reprochée à Hubert Robert par ses contemporains, ait répondu aux attentes de Madame Geoffrin toute préoccupée de réussir à plus de 70 ans « sa sortie » sur une belle mise en scène.

Ainsi, les deux charmants tableaux qui la représentent l'un, assise près de la cheminée de son salon, prenant son petit déjeuner, tandis qu'un de ses domestiques, vraisemblablement Nanteuil, abandonnant le ménage commencé, lui lisait la gazette du jour, l'autre, dans sa chambre, se faisant montrer un tableau, sont destinés à être admirés ailleurs que chez elle. D'ailleurs, elle les a offerts à son ami Trudaine, intendant général des Finances. En effet, ils sont là pour rappeler et véhiculer son image intangible de protectrice des arts et des artistes, de « grand-mère de l'Europe » en relation avec les cours de Russie, de Pologne et d'Autriche : on la voit assise devant ce fameux meuble de cabinet d'où partaient ces correspondances pour Catherine de Russie ou pour son « fils » Stanislas Poniatowski, devenu roi de Pologne.

À gauche, La chambre de Madame Geoffrin, toile d'Hubert Robert (coll. particulière); à droite, Madame Geoffrin dans son cabinet, vers 1771-1772, sanguine d'Hubert Robert (musée de Valence).

Le déjeuner de Madame Geoffrin, toile d'Hubert Robert (collection particulière).

Quant à la série des jardins de l'Abbaye Saint-Antoine, ils ont un autre sens suggéré ou caché. Ces trois tableaux de 1773, accrochés aux murs de la rue Saint-Honoré, constituent un cycle immortalisant ses retraites désormais régulières au couvent des Dames de l'Abbaye Saint-Antoine, voisin d'ailleurs de la Manufacture des Glaces, au bout de la rue Saint-Antoine. Elle y louait régulièrement pour quelques jours de repos l'appartement de la princesse de Beauvau, parente de l'abbesse.

Un premier tableau la montre en compagnie de 6 religieuses jouant aux cartes ou prenant une collation autour d'une talle en pierre. Assis à droite sur le gazon, un carton sur les genoux, Hubert Robert dessine la scène.

Une deuxième vue montre les religieuses sous une tonnelle et près d'un bassin où l'une d'elles, courbée par l'âge et appuyée sur une canne, nourrit des cygnes.

Le troisième tableau figure une promenade au jardin de l'abbaye. Dans l'axe d'une allée bordée en perspective de hautes futaies bien ordonnées, Madame Geoffrin apparaît de dos, vêtue de gris et coiffée de son bonnet noir. L'abbesse, Madame de Beauvau, lui donne le bras. Deux autres religieuses (Mesdames de Wandhorp et De Lhorme) complètent le groupe. Un peu plus loin, se tiennent trois autres religieuses dont l'unes est Madame de Mailly, mère de l'abbesse de Poissy (d'après la famille La Bedoyère qui possédaient ces tableaux jusqu'en 1921).

De ces œuvres émane un charme subtil que les ruines de fantaisie d'Hubert Robert ne savent pas toujours créer, mais, au-delà, ces tableaux véhiculent différents messages qui devaient paraître clairs aux yeux des familiers du cénacle de la rue Saint-Honoré qui pouvaient les contempler à loisir.
La publicité donnée aux retraites dans une abbaye huppée, peuplée de femmes de haute noblesse renvoie explicitement aux relations aristocratiques dont Madame Geoffrin faisait grand cas et aux mœurs des grandes dames coutumières du fait à la recherche d'un peu de repos ou de solitude.

Il s'agit à la fois de représenter une image noble, bonne et pieuse, signe sans doute d'un certain revirement d'attitude personnelle, après sa fréquentation assidue auprès des encyclopédistes et autres gens des Lumières.
Les cygnes représentés sur le second tableau sont traditionnellement symboles de générosité et de bonté. La silhouette de religieuse courbée sous son voile et nourrissant des volatiles est sans doute la représentation métaphorique de Madame Geoffrin, elle-même charitable et attentive aux besoins de ses protégées.
Sur le premier tableau, la présence du peintre rappelle la longue cohorte d'artistes qui lui ont été redevables de leur travail et de leur renommée.
Il est enfin plus que probable que tous ses messages, implicites ou explicites, s'adressent à une personne en particulier, sa fille, devenue marquise de La Ferté-Imbault à son mariage, ayant ses entrées à la Cour de Versailles, et avec laquelle les divergences d'intérêts et les oppositions d'idées ont été sources de tensions fortes et durables jusqu'à leur réconciliation un peu forcée peu avant la mort de Madame Geoffrin le 6 octobre 1777 .
Par ces tableaux, Madame Geoffrin a réussi son entreprise de « communication » à l'effet de laisser son empreinte à la fois dans son siècle et dans le temps. Près de 250 ans après, en effet, nous évoquons à nouveau cette héroïne du siècle des Lumières. Elle a certainement été celle parmi les « salonnières » du siècle à aller le plus loin dans la voie des femmes qui ont brisé le modèle qui les réduisait alors à l'état de pourvoyeuses de dots ou de génitrices.
Hubert Robert sut servir son dessein d'immortalité, lui dont l'œuvre est « parcourue par un sens de l'écoulement du temps et, au-delà, par une conscience de la marche de l'Histoire ».